

des Lumières, notamment sur les questions de la pédagogie et de la femme. On en arrive à une définition des Lumières catholiques, notion délicate à manier en contexte français, et que Ramona Herz-Gazeau n'avance qu'avec prudence et en s'entourant des cautions académiques nécessaires.

Leprince de Beaumont apparaît, à la lecture de ce livre, assez inclassable : catholique qu'on rangerait volontiers dans le camp des Anti-Lumières et de l'antiphilosophie militante pour ses positions religieuses ; philosophe, à placer au côté des encyclopédistes pour ce qui est des idées pédagogiques et de l'affirmation d'une position spécifiquement féminine. C'est sans doute cette hybridité qui la rend fascinante et même attachante.

Nicolas BRUCKER

Benjamin HOFFMANN, *L'Amérique posthume. Réinventions littéraires de l'Amérique à la fin du 18<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2019, 396 p.

Pendant longtemps, les travaux qui ont porté sur les écrits de voyageurs, émigrés, réfugiés en Amérique du Nord ont été, hormis dans le cas de Chateaubriand, majoritairement le fait des historiens au détriment des études littéraires et culturelles. Mais pour notre bonheur, la recherche a comblé et comble encore ce manque comme en témoignent un colloque récent (*Amérique(s) poétique(s)...*, Saint-Étienne, 7/8 novembre 2019) et les travaux de Benjamin Hoffmann, chercheur issu de l'Université française et américaine, professeur aujourd'hui à l'Université de l'Ohio. Quand les destinées individuelles croisent les intérêts scientifiques... l'expérience donne, à la suite de quelques articles, la parution récente par l'A. des *Lettres écrites des rives de l'Ohio* par Lezay-Marnésia (Classiques Garnier 2019), qui n'avait jamais connu d'édition critique, et l'essai présenté ici, provenant de sa thèse de doctorat.

Dans la France du 18<sup>e</sup> siècle finissant, on aime encore la jeune Amérique qui figure le lieu de tous les possibles, avant que le siècle suivant ne la conspuie. Que ceux qui l'écrivent l'idéalisent et que ceux qui la vivent la métamorphosent, d'autant quand le décalage est patent entre le moment du vécu et le temps du récit, semble peu surprenant. Pour autant, analyser les discours sur cette contrée qui change si vite en ce qu'ils ont nourri et nourrissent toujours notre imaginaire sur celle-ci, observer les choix esthétiques et politiques d'écrivains qui ne revendiquaient pas l'exactitude de l'historien, rendre compte des fonctions assignées à une Amérique posthume lorsqu'ils la relatent, était une tâche nécessaire que remplit ici B. Hoffmann en s'attachant aux *Lettres d'un cultivateur américain* (1784) de Saint-John de Crèvecoeur, au corpus de lettres disséminées de Lezay-Marnésia et aux *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand (1848), choix d'œuvres qui se justifie par « l'extension territoriale considérable » (p. 8) de l'Amérique entre 1784 et 1848 et par le dialogue possible entre les trois écrivains grâce au concept d'Amérique posthume, sans omettre « l'exceptionnelle valeur esthétique de ces textes au sein d'une production dont l'intérêt principal relève ordinairement de l'histoire et non de la littérature » (p. 25).

Par posthume il s'agit d'entendre, d'après l'A., le fait qu'entre le moment du séjour en Amérique et l'écriture et/ou la publication du récit, l'Amérique a déjà prodigieusement changé. Mais il s'agit aussi d'avoir à l'esprit l'idée qu'entre la contrée imaginée et celle découverte, le décalage à la fois concret, (en raison de la très rapide transformation du pays) et abstrait (du fait de cette « folle du logis » qui nous fait imaginer le réel autre qu'il n'est ou qu'il fut), entraîne les voyageurs à inventer, ou plutôt à réinventer une Amérique qui en fin de compte n'a jamais existé. « À ce titre, toute représentation littéraire de l'Amérique à cette période peut être qualifiée d'*obsolète* puisqu'elle surgit après

la disparition de son modèle » (p. 10). Mais à l'imaginaire de l'Amérique par les auteurs correspond celui de lecteurs préparés au mirage américain.

Pour B. Hoffmann, la conséquence majeure de ces (re)créations rétrospectives a conduit à une prise en compte trop importante de ces textes comme documents, en niant leur portée esthétique, laquelle a induit un sentiment de tromperie, notamment chez ceux qui se sont laissés flouer par le projet d'installation en Ohio. Lezay-Marnésia ne fut-il pas d'ailleurs le premier d'entre les floués, voyant lui aussi en l'Amérique le pays de Cocagne rêvé ? Considérer davantage l'appartenance générique de ces écrits permet donc de réviser aujourd'hui les reproches qui leur furent faits (on pense à Volney), mais surtout d'apprécier la part fictionnelle et poétique qui les compose. L'anachronisme et l'inexactitude des représentations de ces écrivains-voyageurs français ne révèlent-ils pas finalement bien plus une Amérique posthume qu'obsolete (p. 13), comme l'expriment les objectifs qui leur ont peut-être été assignés ou du moins tels que les décèle l'A. ?

Le but de ce dernier est en effet de montrer comment différentes fonctions : commémorative, publicitaire, analeptique, spéculaire, se combinent à l'intérieur de ces textes et « dans quelle mesure leur identification permet d'éclairer les partis pris esthétique et politique des auteurs au cours de leur évocation rétrospective de périples accomplis en Amérique du Nord » (p. 16). On est donc loin du rôle de témoignage essentiellement voué à ce type d'écrit, même s'il n'est pas possible de nier le discours doxologique qui les imprègne. L'A. montre bien que la construction imaginaire de l'Amérique ne se dispense pas de la somme des propos déjà existants, réitérés dans ces œuvres nouvelles qui à leur tour participent de l'invention de l'âge d'or américain. Ce qu'il pointe ici n'est jamais que le problème déjà soulevé de la littérature viatique du temps, qu'elle relate des voyages en Amérique ou en Afrique. Il semblait difficile sans doute de se porter en faux contre la *doxa* au sujet de l'Amérique, et se risquer à ne pas gagner un lectorat familier des régularités discursives la concernant. Celles-ci n'empêchent pas cependant le dialogisme à l'œuvre chez les trois écrivains, d'autant, comme le relève l'A., que leurs écrits « entretiennent une affinité avec la forme alors naissante du guide touristique » (p. 22). Le « dialogue » est d'autant plus fécond que les trois auteurs distingués « se connaissaient les uns les autres » et expriment « la trace de cette familiarité » (p. 23), qu'ils partagent la même fascination pour l'Amérique et que deux d'entre eux (Lezay-Marnésia et Chateaubriand) voyagent au même moment aux États-Unis (1791). Il ne faut pas voir d'ailleurs en Lezay-Marnésia un « adversaire victorieux » de Crèvecoeur mais bien plutôt « son double réticent » (p. 146).

Malgré les rapprochements nombreux entre les trois auteurs, B. Hoffmann a préféré opter pour une organisation distinguant chacun d'eux, de façon alors bien évidemment chronologique. Mais à chacun sa direction, à chacun sa perception de l'Amérique même si le souvenir au moment de l'écriture les rend tous trois semblables-mélancoliques. Ainsi la première partie de l'étude s'intitule-t-elle « Saint-John de Crèvecoeur et la nostalgie de l'Amérique coloniale » (p. 37-139) ; la seconde « Lezay-Marnésia et la nostalgie de l'âge d'or » (p. 141-225) ; la troisième « Chateaubriand et la nostalgie de l'Amérique française » (p. 227-329).

C'est justement en ce sens que leur approche prend un tour particulièrement esthétique, quoi qu'il en soit de la circularité de leurs représentations. Esthétique à laquelle on peut accorder le sens plein de valeur, sinon comment comprendre ce qui est non pas la restitution première d'un voyage, mais la mise en mots d'un rêve de voyage qui donnerait à découvrir une terre d'avant sa colonisation par les Européens et des habitants censés enchanter par leur existence à l'état de nature

telle qu'un Rousseau la pensait ? Aussi est-ce la raison pour laquelle les auteurs s'écartent de la réalité pour laisser l'emporter l'imagination : doit-on dès lors les déclarer hors du champ de la vérité quand on sait par exemple que les « *Lettres d'un cultivateur américain* ont joué un rôle considérable dans la définition du signe "Amérique" dans la conscience française avant sa progressive reconfiguration à partir de la Révolution » (p. 65) ? Pour B. Hoffmann, qui n'hésite pas la comparaison avec Proust et son « entreprise de réinvention des jours enfuis » (p. 76), il faut avoir à l'esprit qu'il s'agit chez les écrivains d'une « représentation posthume réinventant une période révolue de l'histoire américaine telle qu'elle [leur] apparaît rétrospectivement » (p. 73).

Mais l'expérience scripturale n'a pas uniquement pour but de restituer et de réinventer l'Amérique. Elle dit en creux, d'après l'A., le devenir de la France et celui de l'Amérique qui ne saurait se faire sans l'ancien monde. Dans le nouveau résiderait la promesse d'une renaissance de l'ancien, comme s'attache à le croire Lezay-Marnésia (p. 139), rousseauiste convaincu, dont est davantage connu *Le Bonheur dans les campagnes* (1785) que les *Lettres écrites de l'Ohio*, en grande partie grâce à l'ouvrage de Roland Guy Bonnel (Peter Lang 1995). Celles-ci devraient d'ailleurs se lire à la lumière du *Bonheur...*, comme le propose B. Hoffmann, afin de comprendre le choix d'implanter une colonie dans les terres sauvages du Territoire du Nord-Ouest, comme elles devraient encore se lire à partir de l'utopie de Bernardin de Saint-Pierre – auquel Lezay-Marnésia adresse une de ses lettres – qui conserva longtemps son rêve de colonie idéale. Chez l'un ce ne fut que rêve, chez l'autre une réelle tentative. En mettant « l'utopie à l'épreuve des faits » (p. 161), Lezay-Marnésia aboutit sur la ruine et le retour (p. 164), mais il en reste ces lettres inventant un espace américain où serait recréée une « France défunte » (p. 209), un « passé féodal idéalisé » (p. 207). On ne saurait donc ôter de ces textes toute fonction idéologique. L'utopie marnésienne est bien « une construction politique réactionnaire », pour autant « elle n'est pas de nature contre-révolutionnaire dans le sens donné généralement à cette expression » (p. 211), affirme avec raison l'A.

Mais si La France, du moins une France elle aussi posthume, devient le référent de l'Amérique à construire, elle fait elle-même après la Révolution « figure de terre promise dans le discours des patriotes » (p. 210) en raison du modèle de liberté et d'égalité qu'offrent les États-Unis. L'étude souligne que les toponymes « France » et « Amérique » sont moins « des toponymes neutres que des concepts surchargés de connotations politiques, morales et polémiques » (p. 211). Avant d'être des espaces, ne sont-elles pas des idées ? Au point que les maisons de Saint-Pierre, la future cité de Lezay-Marnésia, resteront à l'état de châteaux de papier (p. 215), et qu'« Azile », la plantation qui exprimait la possibilité de l'Amérique, sera vite abandonnée. Chez Crèvecoeur comme chez Lezay-Marnésia, persistent pourtant « d'aimables illusions » (p. 225) : le territoire américain est toujours pour eux une autre France où retrouver le beau en laissant le mal derrière soi (p. 222). On comprend mieux « la commémoration du souvenir d'un pays rétrospectivement idéalisé » (p. 224) chez ceux qui continuent à s'abuser sur la nature du bonheur qu'ils situent sans cesse dans un autre espace et une autre temporalité (p. 225).

Aussi ne peut-on s'étonner des contradictions nombreuses d'un Lezay-Marnésia. Si l'art de la dénegation lui appartient, comme l'analyse l'A., l'anachronisme serait l'apanage de Chateaubriand. Mais pour l'A., les imprécisions de ce dernier relèvent d'un choix esthétique. Il est lucide en effet quant à ses incertitudes sur son parcours et ses motivations, mais, selon B. Hoffmann, « c'est dans l'écart avec les faits réels que s'écrit cette représentation d'un parcours imaginaire dans une période révolue de

l'Amérique » (p. 235), aussi ne s'interroge-t-on plus aujourd'hui quant à la créance à accorder à son récit de voyage en Amérique, et accordons-nous notre préférence aux mots mêmes de l'écrivain : « le poète avait vaincu le voyageur » (cité p. 239), quand bien même lui faut-il « les vraies couleurs » des peuples, celles du voyageur, pour peindre ces derniers. L'A. observe d'ailleurs que le souhait du voyage date chez Chateaubriand de 1790, lors de l'ébauche du scénario des *Natchez* (p. 239). Les écrits américains lui permettront non seulement de faire « l'archéologie de son identité et de sa vocation littéraire », mais d'explorer une « période originelle de l'Amérique ». Le processus mémoriel dont dépendent à la fois la quête des origines de l'écrivain et celles du continent américain (p. 244), les deux se superposant dans l'œuvre, est alors considéré par B. Hoffmann. Le jeu entre fiction et réalité, alors que l'Amérique est décrite plusieurs décennies après le voyage, est patent, donnant lieu à un voyage qui aurait été effectué plutôt à la Renaissance qu'au 18<sup>e</sup> siècle. C'est dans ce rêve de voyage, dans cette réinvention littéraire que le *Voyage en Amérique* et les livres VI à VIII des *Mémoires d'outre-tombe* forment unité avec Crèvecoeur et Lezay-Marnésia.

En reconstituant l'aventure de ces écrits, sans oublier la perte du manuscrit (deux fois) et la réécriture de mémoire du *Voyage*, (mais aussi le vol du premier manuscrit des *Lettres d'un cultivateur américain*), l'A. invite à entendre les emboîtements successifs d'une œuvre au cœur de laquelle « subsisterait un discours contemporain d'une époque défunte » (p. 251). L'invention s'est ainsi inévitablement mêlée à la réalité, et la fiction, comme l'exprimait Chateaubriand, a fini par se métamorphoser en vérité. L'anachronisme serait en fin de compte celui d'une époque que le texte cherche à ressusciter en ce que l'important est de « faire revivre » le passé de l'Amérique, « de le remettre en scène dans une forme devenue surannée au moment de l'écriture » (p. 257). Loin d'une reconstitution au jour le jour qui n'aurait plus aucun sens, la singularité de Chateaubriand, d'après l'A., consisterait donc davantage dans un retour à la cosmographie du 16<sup>e</sup> siècle (p. 260) : fragmentation, anachronisme, emprunts en seraient les signes. Discours cosmographique dont il s'affranchit toutefois dans les livres américains des *Mémoires*.

Ainsi, grâce à ces représentations posthumes, la « vérité de l'imagination » chère à Chateaubriand, qui tout à la gloire de la France regrettera la vente de la Louisiane française, permet d'entrevoir, comme l'exprime B. Hoffmann, « le destin alternatif qui aurait pu devenir » celui de l'Amérique (p. 272). C'est sans surprise que l'A. nous montre que le récit de l'Amérique offre ainsi une réflexion sur la France plus prégnante encore chez Chateaubriand que chez ses prédécesseurs, mais dans un discours qui a le mérite de « déconstruire les effets de sens induits par l'expression "Nouveau Monde" » (p. 286).

Il faut lire cet ouvrage pour se rendre compte de la grande ouverture dont fait preuve l'A. qui n'hésite pas à convoquer Proust aussi bien que Lévi-Strauss, à réfléchir grâce à ces textes à la naissance de la théorie du « *salad-bowl* », et à sa manière à réenchanter lui aussi une Amérique passée du philoaméricanisme du 18<sup>e</sup> siècle à l'antiaméricanisme du 19<sup>e</sup>. On ne résiste pas à donner les dernières lignes de B. Hoffmann qui ne sont pas sans s'appliquer à notre relation à cet empire que l'on aimait sous Obama et que l'on déteste sous Trump : « l'Amérique n'a jamais suscité l'enthousiasme des Français qu'à la condition d'avoir fait l'objet d'une réinvention préalable : elle n'est aimable qu'à condition d'être perdue » (p. 339).

On apprécie aussi à juste titre les prologues qui contextualisent le propos avant chaque chapitre ; des extraits inédits ou devenus rares de chacun des auteurs en annexe, et bien sûr la bibliographie exhaustive ainsi que les index de personnes et de notions.

Hélène CUSSAC